Document généré le 1 juin 2025 15:07

**Séquences**
**La revue de cinéma**

# The Great Escape
## Travail de groupe
## *La grande évasion,* États-Unis, 1963, 2 h 53

Luc Chaput

Numéro 284, mai–juin 2013

URI : https://id.erudit.org/iderudit/69020ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Chaput, L. (2013). Compte rendu de [The Great Escape : travail de groupe / *La grande évasion,* États-Unis, 1963, 2 h 53]. *Séquences*, (284), 30–31.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

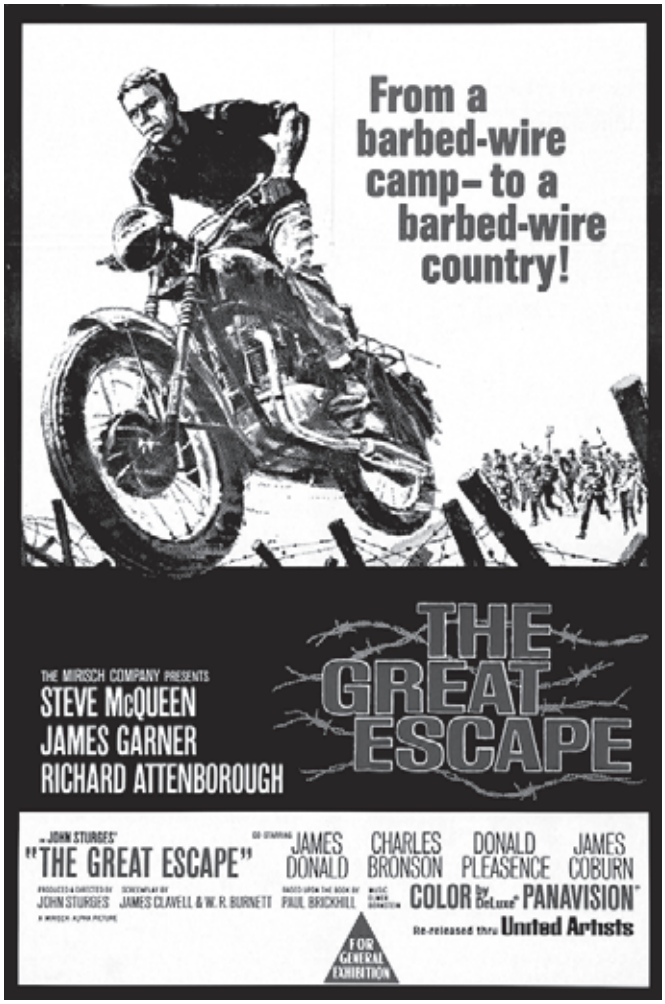
Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

# The Great Escape
## Travail de groupe

*À l'arrivée au nouveau Stalag, les aviateurs et autres membres des forces aériennes alliées reconnaissent les lieux, chacun selon leur spécialité qui sera dévoilée un peu plus tard. L'officier supérieur des prisonniers, Ramsey, va voir le commandant du camp, Von Luger (au nom évoquant le fameux pistolet). Celui-ci lui déclare que le camp a été pensé et construit afin d'éviter les évasions dont certains des nouveaux arrivants sont maniaques. Ramsey lui répond sur le même ton que les prisonniers de guerre ont le devoir de s'évader. Voilà la différence essentielle entre ces personnes et les criminels prisonniers dont certains films (parmi lesquels,* ***Escape from Alcatraz*** *et* ***Le Trou****) ont aussi raconté* la belle, *pour employer l'expression consacrée dans le milieu français.*

Luc Chaput




John Sturges avait fait son apprentissage cinématographique dans le service approprié de l'Air Corps pendant la Seconde Guerre mondiale. Il avait finalement réalisé un moyen métrage, ***Thunderbolt***, avec son célèbre confrère William Wyler sur cet avion participant à l'effort de guerre. Le succès commercial de ***The Magnificent Seven***, son adaptation simplifiée des ***Sept Samouraïs*** de Kurosawa, lui donne alors la possibilité de rendre hommage aux aviateurs qu'il avait pu côtoyer. Il adapte donc le récit de Paul Brickhill *The Great Escape*, publié en 1951, qui relate de manière détaillée un épisode se déroulant au printemps 1944, au Stalag Luft III situé à Sagan (Silésie), entre Berlin et Breslau. Les frères Mirisch, qui avaient produit ***The Magnificent Seven,*** lui donnent les moyens financiers et la possibilité d'engager plusieurs des acteurs américains, dont Charles Bronson, James Coburn et Steve McQueen qui avaient incarné ces héros de western. Le scénario de James Clavell (*King Rat*) et W.R. Burnett (***The Asphalt Jungle***) passe par de nombreuses versions car il doit concilier la prépondérance des Britanniques et autres membres du Commonwealth, avec une place certaine pour des Américains que la mythologie ambiante veut considérer comme sans peur et sans reproche. On assiste donc dans le film à la préparation d'une entreprise militaire qui ressemble sous plusieurs angles à une opération criminelle de vol de banque. Sauf qu'ici, les participants mettent toute leur intelligence, leurs habiletés et leur sens du devoir à préparer une sortie fracassante qui obligera l'ennemi à déployer des forces importantes pour les traquer, comme Ramsey le disait au début à Von Luger.

L'importance dans la hiérarchie nazie de Goering – qui avait été un as pilote en 1914-18 –, permet encore à la Lutwaffe de s'occuper directement des camps de prisonniers des forces aériennes alliées. On peut donc voir des réminiscences des rapports Boëldieu-Rauffenstein de ***La Grande Illusion*** de Renoir, dans les rapports polis entre Von Luger et Ramsey, et même avec Bartlett. Von Luger (joué par Hannes Messemer, auparavant employé dans un rôle similaire par Rossellini dans ***Il generale della Rovere***) se montre presque cassant avec les agents de la Gestapo et des SS venus reconduire Bartlett menotté à son camp. La différence entre l'armée allemande et l'idéologie nazie commence à élargir ses interstices même dans des films grand public, à cette époque de la Guerre froide où l'on recommence à avoir besoin d'une Allemagne occidentale forte en armements conventionnels.

Le Stalag apparaît donc comme un endroit relativement bien tenu, même avec ses privations. Les différences sont déjà évidentes avec le traitement réservé par les deux pouvoirs ennemis sur le front de l'Est, où les taux de mortalité de ces détenus sont élevés car la Convention de Genève y a beaucoup moins d'effet. On est pourtant loin des sévices infligés par les Japonais à leurs détenus occidentaux et qui seront sévèrement sanctionnés par le tribunal de Tokyo sur les crimes de guerre[1].

Pour s'assurer de l'exactitude de l'architecture du camp, John Sturges tourne en Bavière à Geiselgasteig et fait appel au Canadien Wallace Floody, qui avait construit les tunnels dans le véritable Stalag. Sturges et son équipe décident de placer le camp au bord d'une forêt de pins afin d'augmenter le caractère menaçant du

lieu. Un des studios est employé pour reproduire l'exiguïté et la longueur d'un des tunnels. Le directeur photo Daniel L. Fapp (***West Side Story***) y tourne plusieurs travellings rapides ou plus lents, pour en illustrer la dangerosité, et Charles Bronson y rend bien la peur d'un homme pris dans une claustrophobie croissante.

Sous la direction de Bartlett – interprété avec poigne par Richard Attenborough –, plusieurs prisonniers s'intègrent dans cette machine humaine, chacun avec sa spécialité, ses lubies ou ses faiblesses. Le scénario donne à chacun la possibilité de briller de différentes manières dans des épisodes comiques ou prenants, face aux gardes-chiourmes. Ainsi, les problèmes oculaires du faussaire, interprété avec une tranquille obséquiosité par Donald Pleasence, deviennent subtilement apparents alors que sa complicité amicale avec le chapardeur (James Garner) grandit. La répétition des évasions ratées de peu et des séjours au trou mine la confiance d'Ives auquel Angus Lennie fournit une certaine gouaille au début, ce qui en fait un confrère tout désigné pour le solitaire Hilts, surnommé Cooler King. Steve McQueen est bien aussi le roi du *cool*, dans ce mélange de fronde et de désinvolture qui lui permet d'attirer les regards du spectateur sur lui, alors qu'il n'est qu'épisodiquement à l'écran dans les deux premières heures. La superposition de l'entraînante musique militaire d'Elmer Bernstein sur les bruits de la *baseball* frappant un mur constitue bien une métaphore auditive de l'intégration de ce grand individualiste au groupe.

John Sturges construit pendant près de deux heures ces préparatifs de l'évasion. La sortie du tunnel est suivi par un montage alterné où des épisodes, en train, vélo, chaloupe, petit avion, permettent au réalisateur de montrer sa facilité à construire rapidement des séquences saisissantes et variées[2]. Sturges laisse alors McQueen libre de ses mouvements dans une course-poursuite en moto hautement improbable dans le contexte guerrier, mais cinématographiquement époustouflante. Plusieurs évadés sont fusillés à la brunante dans la campagne verdoyante. Sturges rend ainsi hommage aux 50 prisonniers tués par la Gestapo sur ordre venant directement d'Hitler[3]. On doit regretter que ces cinquante individus ne soient pas tous nommés dans une des scènes ultimes du film.

L'énorme succès populaire de ce film en 1963 confirme le statut de star de McQueen et de plusieurs autres, et amène la production de nombreux longs métrages sur des sujets semblables, dont certains sont plus réservés dans leurs traitements. Signe des temps : des téléséries comiques comme *Hogan's Heroes* banaliseront aussi ces expériences.

1 « Prisoners of war during World War II », *Encyclopedia of World War II, Volume II*, consulté sur le site de la BAnQ.

2 Une incongruité surgit dans la scène au café, où Sedgwick lit *Libération*, journal signalant en première page que des bombardements alliés viennent d'avoir lieu au Havre. Au même café, à l'extérieur, sont attablés trois officiers allemands qui seront bientôt tués. Il aurait été très dangereux de lire ce quotidien de la Résistance dans une telle circonstance. De plus, le journal est devenu quotidien à l'été 1944, au moment de la libération de la France. Alors, pourquoi Segwick décide-t-il de passer par l'Espagne, alors qu'il pourrait participer à la libération de la France dans cette région et rejoindre ainsi les forces alliées ?

3 Le téléfilm de fiction de Paul Wendkos et Jud Taylor ***The Great Escape: The Untold Story*** (1988) revient sur la traque des responsables de cette tuerie.

■ **LA GRANDE ÉVASION** | **Origine :** États-Unis – **Année :** 1963 – **Durée :** 2 h 53 – **Réal. :** John Sturges – **Scén. :** James Clavell, W. R. Burnett, d'après le récit de Paul Brickhill – **Images :** Daniel L. Fapp – **Mont. :** Ferris Webster – **Mus. :** Elmer Bernstein – **Son :** Wayne Fury – **Dir. art. :** Fernando Carrere – **Cost. :** Bert Henrikson – **Int. :** Steve McQueen (Hilts), Richard Attenborough (Bartlett), James Garner (Hendley), James Donald (Ramsey), Charles Bronson (Danny Velinski), Hannes Messemer (Von Luger), Donald Pleasence (Blythe), Angus Lennie (Ives), James Coburn (Sedgwick), Gordon Jackson (MacDonald), David McCallum (Ashley-Pitt), Robert Graf (Werner), John Leyton (Willie) – **Prod. :** John Sturges – **Dist. / Contact :** United Artists.

Steve McQueen, un mélange de fronde et de désinvolture